

LISBONNE

Marion Renauld / septembre 2015

Pour éviter la folie, et puis s'attacher, se laisser attendre

Lettre à X.

Les deux textes qui suivent sont issus d'un saut de puce que j'ai effectué à Lisbonne, entre le 1^{er} et le 7 septembre 2015.

Le premier est un livre, le second est une lettre.

A l'origine, la participation à un colloque interdisciplinaire sur la poétique de soi, mêlant psychologie, philosophie, sociologie, études littéraires et romanciers. Pendant ce temps, la ville, des gens formidables, des imbéciles aussi, le musée d'histoire naturelle et le Gulbenkian, un cours de danse Forrò, des aventures de corps et d'esprit entre les pavés, les fleurs, la poussière, Dieu et la mer.

Si tu y vas, n'oublie pas de passer dire bonjour à Inês, *Artes e Letras Atelier*, r. dos poiais de s. bento, 90, 1200-349 Lisboa. Ce n'est pas un détour, c'est le centre rayonnant.



POUR EVITER LA FOLIE & PUIS S'ATTACHER, SE LAISSER ATTENDRIR

19 :00 – 23 :00

8 septembre 2015


Ce texte est un livre de trente et une pages assemblées sous la forme d'une seule longue pièce de près de quatre mètres, un peu courbe.

Le papier provient de Bulgarie et d'un ancien carnet de commande. Donné au lieu d'être jeté, désormais inutile. Chaque feuille presque carrée a été découpée en deux, écrite, puis reliée à la suivante au moyen d'un scotch rouge texture tissu.

La version originale de ce petit livre rouge est aujourd'hui pliée en accordéon, ce qui permet un gain de place.

Les astérisques dans le texte marquent le passage d'une page à l'autre. Parfois j'ai même rendu les lignes plus compactes. La version originale est donc beaucoup plus aérée. Disons qu'elle accorde une certaine importance au vide, au vierge, vertige effrayant tentant exigeant, espace nécessaire à la liberté. Ici ça s'enchaîne, ce qui peut aussi donner des frissons et contenir nos si soudains débordements.

Rouge est ambigu, c'est le moins que nous puissions faire, rougir.



Qu'est-ce que tu crois?
Qu'est-ce que tu veux?
Qu'est-ce que tu fais?

&

« Il ne faut pas ! Il ne faut jamais ! Il faut se forcer à ne pas vouloir ! »

Et puis bien sûr...

« Tu peux, tu as le droit, tu dois, même, tu en as envie, si tu veux... »

**

Les injonctions contradictoires nous rendent fous, et le monde en est rempli. C'est l'effet qui découle de l'éclatement de n'importe quel *unique* système de croyances. Un désaccord, et la pensée qui flanche, les attitudes s'embrouillent.

Moi, soudain toi, que faut-il faire ? Qui croire ?

Les enquêtes sur la vérité peuvent te mener au délire, autant que la recherche de plaisir. Autant que cette harmonie entre les hommes.

Entre les hommes, les bêtes, les plantes, les roches et les choses, la plasticité, la résistance, la fusion.

**

La vérité est un carré.

Le plaisir est un triangle.

L'harmonie est un rond.

**

&

**

Qu'est-ce que tu crois ?

Qu'est-ce que tu veux ?

Qu'est-ce que tu fais ?

**

Laisse-moi te raconter une histoire. Tu as cinq minutes ?

Imagine une terrasse, des gens et des grappes de raisons, de raisins tombant du haut de tiges métalliques, des erres et vous trois, assis là. Imagine-toi l'entendre dire :

« J'ai été à l'école catholique avec mon amie, et le grand-père de mon amie était en train de mourir et mon amie se disait que c'était sa faute parce qu'elle avait laissé son ami lui pincer les fesse, elle jurait que si dieu épargnait son grand-père, plus jamais elle ne se laisserait pincer les fesse ô grand jamais. »

**

A-t-on idée ?

Voyez-vous ça ?

Il ne faut pas penser cela, ni laisser penser cela, il ne faut pas faire comme ça.

Allez donc expliquer ça à des martiens.

Le niveau de vie, le peu de dignité, le peu de douceur pour ne serait-ce que les fesses de dieu.

Est-ce qu'un martien saurait plus facilement ce que sont les fesses, ou qui donc est dieu ?

A-t-on vraiment besoin de ce genre de choses pour être bien ?

**

Pendant ce temps, grappes de raisons et grappes de raisins dansaient, luttaient, se devinaient, s'exploraient, devisaient, sentant l'air et le vent et la croix de

Lisbonne, grandissant sous la terre et les peaux et cognées au soleil. La mer au loin était belle. Les nuées de blablas s'échappant des humains cognent parfois plus fort que le soleil. Les billes de ces grappes, elles, jouissaient de la fraîcheur crépusculaire avant la petite pincée des prochains rayons du matin. Leurs chairs peu à peu gonflaient, leurs sucS montaient, s'engorgeant, se faisant doux, âpre, suave, dense, clair.

**

L'espace public est rempli de thèmes sombres, de drames, de petits et de grands scandales, et il est censé être autre chose que la sphère privée. Intime.

Qu'est-ce que ça change ?

Il n'y a donc pas de liens ?

Est-ce que tu veux des liens, ou tu n'en veux pas ? Et puis quelque part tu dois en avoir déjà puisque tu en as déjà.

C'est plutôt...

Que chaque prêtre avec chacun trouve sa juste place, que chaque mort meure de sa belle mort, qu'on soigne sa toilette en toute circonstance, qu'on n'aille pas non plus raconter n'importe quoi.

**

Respirons.

Inspirons.

Expirons.

Transpirons.

Aspirons.

**

~~Une page, voyez vous, qui ne peut pas être sérieuse, qui n'est même pas lisible, qui ne peut prétendre à rien, qui cherche à faire son intéressante en jouant sur les niveaux de perception et les différents champs d'interprétation qui peuvent ainsi s'ouvrir aux critiques champêtres, se plaisant à flâner du sens, des sens !! Là où il ne se passe rien que des mots et le bruit absolument tonitruant de la machine à écrire, ici, maintenant, qu'importe, il importe. Je fais ça et ça me plaît. Je fais ça bien. Tu veux du bien ? Puis ça me fait rire, à quel point on peut complètement tout rater, tout gâcher. Ça me fait chier. Pourquoi tu veux reposer en paix ? Hein ? Pourquoi tu ne veux pas rigoler vivant, en paix ?~~

**

La recherche de plaisir.

La quête de vérité.

L'harmonie mondiale.

La pince-monde.

Les pavés solides.

Les vagues d'émotions.

La vanité faite.

La fête.

**

&

**

« Il ne faut pas dieu ! Il ne faut jamais dieu ! Il faut se forcer à ne pas vouloir dieu, même si tu peux, tu as le droit si tu en as envie, et même tu devrais, essaye ! »

D'après ce que je comprends, la version protestante dirait que les grands-parents sont faits pour mourir, les fesses pour être cachées, la vie, endurée.

Quelque part, ça semble trivialement vrai. Mais ça n'est ni génial, ni évident.

Pour contrer les croyances, nous avons inventé les monnaies.

**

Qu'est-ce qui est avantageux, d'un point de vue moral ?

Cette question a-t-elle-même un sens ?

Comment allier plaisirs, vérités et désaccords ?

**

Un désaccord subi est un déplaisir, et la vérité ne choque pas toujours.

Tu désires une vie, une vie respectable, une vie extraordinaire.

**

J'ai lu une autre histoire, une fille d'une grande curiosité, une fille robuste, docte et quasi-insolente, qui passa bon nombre d'années à observer les mousses, les milliers de genres de mousses dans tout l'univers connu, qui scruta d'un œil perplexe et tendre et incisif le même rocher pour des décennies, mesurer les menus changements, prélever, étudier, rédiger des hypothèses, les confirmer, les infirmer, les tester encore, les partager, les retourner vingt fois dans sa tête et vingt fois sous ses yeux, et ne pas tant penser aux autres sujets de son temps, aux autres parties de son corps. Il est clair qu'au moins jusqu'à sa ménopause, personne ne lui pinça les fesses, mais tous, grâce à elle, nous approchons mieux le vrai des mousses.

**

Se prélasser à causer à n'importe qui, dire des bêtises pour faire rire, tenter de survivre à l'intolérable, le carrément insupportable.

Ne pas avoir à fuir un danger. Il ne peut exister qu'une joie toute relative dans la fugue.

La vérité est parfois insoutenable. Le plaisir est parfois insoutenable. La douleur aussi. Le comique de la situation. L'injustice crasse.

Les dégâts, les dégâts...

Les haïkus, les haïkus...

Le lien rompu, à la recherche du lien, le mystère du lien.

**

&

**

Liste des choses qu'on fait bien de fabriquer :

- des cordes
- des ciseaux
- des seaux et des bassines
- des cruches
- des bols
- des parapluies
- des toits
- des malles
- des écharpes
- des coussins

- du verre, de la brique et du bois
- de la toile, de la laine
- de la porcelaine
- de la soie et du velours
- des aiguilles
- du papier
- de l'encre
- des couleurs à l'eau
- du métal
- des poutres
- des barres
- des gongs

**

Les hommes, ça n'existe pas. C'est toujours les hommes et leurs objets. Et la nature.

**

&

**

Tu crois que tu préfères l'argent ou les corps. Ou les mousses.

Et tu préfères toucher quoi, de l'argent, des corps ou des choses toutes moussues.

Est-ce que l'argent est sensuel, ou le corps monnayable ? combien la dame a-t-elle payé ses échantillons de spécimens au capitaine qui revenait des mers du Sud, mais ne jugeait pas la marchandise trop encombrante ?



LETTRE A X.

9-10 septembre 2015

Ce texte est une lettre de quarante et une pages adressée à un homme dont je tairai le nom. Elle fut envoyée sitôt achevée, et demeure sans réponse.

Comme pour le livre précédent, le papier provient aussi de Bulgarie et d'un ancien carnet de commande jugé obsolète, et chaque feuille presque carrée a aussi été coupée en deux dans le sens de la hauteur, avant d'être frappée.

Elles sont restées volantes.

Les astérisques dans le texte marquent également le passage d'une page à l'autre, et certains espaces ont également été réduits entre les retours à la ligne. La version originale est donc beaucoup plus légère. Disons qu'elle accorde une certaine importance au souffle, au doute et aux recommencements incessants qu'une pensée délicate oblige à assumer. Ici les listes sont denses, comme les mille sensations troubles qui touchent à l'intime.

L'intime est complexe, dehors est multiple, le plus que nous puissions faire est de s'ouvrir.

Il y a des corps qu'on ne veut pas.

Il y a des vérités qu'on refuse.

Il y a des plaisirs qu'on vole.

Il y a des pensées qu'on abandonne.

Il y a ma peau que tu claques et ta peau que je tire.

Il y a du rouge, du dru et des vibrations.

Il y a des corps qu'on repêche.

Il y a des vraies découvertes.

Il y a des sommets de plaisir après les sommets, et des couches de chagrin par-dessous les chagrins.

Il y a des pensées libres.

Cher X.,

Dans un souci de vérité et une démarche scientifique d'objectivation, devrais-je formuler les nombreuses pensées que j'ai eues à ton égard, sans te les dire ?

A quoi cela servirait-il ?

Si la croyance est une disposition à l'action, l'acte même de prononcer des vérités suscite des effets, et quels effets sommes-nous prêts à provoquer, endurer, apprécier ?

Est-il possible de simplement dire quelque chose sans en admettre les conséquences ?

Parlons-nous toujours en vue d'une quelconque fin ?

N'est-ce pas ridicule ?

Et n'est-ce pas incroyable, tout ce que nous pourrions nous dire, tout ce que nous pourrions nous faire ?

**

Poser des conventions (des interdits, des tabous, des règles et des chartes, et des contrats, du tacite et de l'implicite), poser des limites et les respecter est la *seule* manière que l'homme a trouvé pour savoir, dans le trouble de l'esprit et du corps, comment faire, quoi faire, et pourquoi se retenir de faire.

Même la contemplation possède des adeptes et des contempteurs.

**

En toi pourtant je sens ce désir de libération, de questionnements, cette recherche et cette exploration, ce goût piqué de curiosité pour les possibles de l'existence.

Bon, ça résonne en moi.

**

Le problème des conventions, c'est la mode unique et l'impression d'avoir déjà la réponse avant d'avoir eu le temps de fouiller.

Pour découvrir, il faut bien fouiller. Il est sot, celui qui s'appuie sur les apparences, autant que sur les modèles.

Toi tu fouilles, tu demandes, tu supposes.

Car avec une convention, tu n'es pas très satisfait.

**

Nous sommes dans la nuit lisboète, et le jour et les fleurs et la crasse et le vent qui fraîchit les soirées.

Nous excitons nos corps.

Nous apaisons nos âmes.

**

Que faisons-nous de ceux qui souffrent quand nous nous frôlons ?

Nous fabriquons du sucre de plaisir.

Insensé ?

**

En partant des conventions, ce n'est pas très honorable, quand rôde la mort alentour, de s'adonner à la chair.

Pourtant nous aimons les enfants.

La chair qui n'enfante pas, enfante encore. Des sensations et du sens.

Combien de pensées sucrées, amères, âcres, combien de pensées gluantes et subtiles faut-il pour atteindre le plaisir, la joie, le vrai, le beau ?

Combien en faut-il, de la salive et du sang, pour être là sans craindre l'autre ?

**

Au-dehors entre les règles piquantes et insolentes, les atteintes à la douceur, tu te fais tendre et avenant, avec une distance élastique, plus ou moins proche. Parfois aussi impulsif.

Pour le dehors tu fais tes sacs et des robes à ta fille.

Et tu dances, tu dances pour sentir ton corps et leurs corps, vos corps en rythme.

Au-dedans du dedans, c'est la révolution permanente, je me dis. Quand je te regarde.

**

Que faisons-nous de ceux qui souffrent quand nous discouons, et que faisons-nous de ceux qui se frôlent, qui se griffent ou se défient ?

Que faisons-nous de qui que ce soit quand nous faisons quelque chose qui n'a l'air d'être que pour nous ?

Chaque fois exciter nos âmes et apaiser nos corps, épuiser nos corps, aiguïser l'âme.

**

Tu voulais absolument que je continue à répondre à ta question quand tu léchais, mordais, aspirais mon téton.

Parfois le souffle manque à cause de cet excès de présence de l'autre, mais je m'accroche à la vérité, capable qu'elle est de s'accorder avec le plaisir.

J'avais en même temps mille pensées humides.

La vérité troublée ?

La plus étincelante vérité.

**

Qu'est-ce qui est honteux ?

Qu'est-ce qui est inutile ?

Une chose qui n'est pas pratique est parler la bouche pleine.

Regarde donc combien de gens ont la bouche pleine, les mots débordant le petit trou qui ne leur sert qu'à vomir des choses à moitié digérées.

Du trou qui parle, ne doit-il pas sortir du sucre de mots ?

**

Même lorsque nous sommes habillés, nous avons chacun un trou au-milieu de la figure, et dont il faut bien prendre soin. Du trou de ceux qui nous font face, avec leurs joues, leurs lèvres et leur sorte d'eau de bouche, dents et palais.

Le baiser est l'inscription dans la chair de cette idée générale.

J'avais bien aimé la façon dont il s'y était pris pour converser avec mon trou.

En toute probabilité, cela relève d'un savoir-faire. Il faut donc pratiquer.

**

Je ne sais pas pourquoi je trouve le monde à la fois érotique, et honteux. Scandaleux et désirable. Une épine peut nous faire perdre un bras, une épine peut nous faire nous sentir en vie. Une corde peut nous blesser, nous permettre de sortir d'un mauvais pas, nous lier au plaisir d'un autre. Un âne peut nous énerver ou nous attendrir. Je ne sais pas pourquoi je préfère la tendresse aux énervements, ou peut-être davantage les nerfs attendris. Autant se faire une petite guerre au-dedans, dans l'intime, qu'une bonne grosse guerre géante, qui semble assez destructrice. Une façon d'exprimer sa force d'opposition, et puis de céder en entier, sans concession, sans limite.

**

Ouh lala, mon petit guerrier ! Mon chevalier, mon prince ! Ambassadeur des bonnes manières, comme tu me sers, comme tu me serres et comme je te serre, comme nous y allons !

Les emportements lyriques ne possèdent aucun poids ni aucune légitimité par rapport aux vrais engagements politiques, sans parler des valeurs économiques.

Serrer la vis.

Serrer les fesses.

Serrer tes cuisses.

**

Alors j'ai pensé à des choses en te voyant, en t'écouter, en te sentant, j'ai pensé aux gens qu'on n'avait pas envie de toucher et à ceux qu'on voudrait prendre dans nos bras, à ceux qu'on laverait, à ceux qu'on voudrait voir un peu souffrir, à ceux qu'on voudrait réjouir, à ceux qui restent là et qui nous indiffèrent. J'ai

pensé à l'influence du corps par ce qu'on lui fait vivre, quand on le cache et quand on le montre, à ce qu'on peut montrer, à ce qu'on doit cacher, et quand on sent le corps d'un autre et qu'on est sûr à ce moment-là d'être deux, je sens, nous sommes.

Ça m'a fait bien des choses, bêtement, de t'entendre parler de mon con.

**

Les gens sont cons. L'être humain, bête. Apprend lentement comprend souvent jamais, reproduit reproduit rarement le meilleur, fréquente le pire sans scrupule, parce que baignant dans l'ignorance. Du coup ça prend des plombes.

Les cons de gens.

Le con des gens, bêtement des femmes.

Tant mieux si les hommes aiment le con des femmes, mais ça serait vraiment bête que nous humains, nous aimions la bêtise.

**

Un processus de libération passe nécessairement par une chasse à la connerie.

Le sport est bien connu, mais il est entravé par le port de vêtements bien trop courts, et presque jamais taillés sur mesure. Une connerie consiste à croire qu'une même chose peut convenir à plusieurs personnes, ou que c'est le sexe qui doit déterminer le rayonnage. A quand un magasin malin qui aurait au moins la décence de ranger selon les arrondis, les anguleux, les moroses, les pas symétriques...

Une autre connerie consiste à penser qu'il existe déjà une réponse à tout, et que bien sûr c'est toi qui la possèdes. Ou sinon, qu'il est toujours possible de retrouver le droit chemin.

**

Il y a des corps qu'on ne veut pas.

Il y a des vérités qu'on refuse.

Il y a des plaisirs qu'on vole.

Il y a des pensées qu'on abandonne.

Il y a ma peau que tu claques et ta peau que je tire.

Il y a du rouge, du dru et des vibrations.

Il y a des corps qu'on repêche.

Il y a des vraies découvertes.

Il y a des sommets de plaisir après les sommets, et des couches de chagrins par-dessous les chagrins.

Il y a des pensées libres.

**

Tu ne trouves pas que les gens ne font pas assez l'amour ? Tu ne crois pas que beaucoup de choses procèdent de là ? Ou que nous ne faisons pas bien l'amour, pas comme il faut, nous ne prenons pas le temps, ni de manger, ni de danser, ni de chanter, ni de nous caresser. Tu ne trouves pas que ça calme et que ça électrise à la fois, de sorte qu'il y a suffisamment d'accords pour se permettre d'être différents, d'apprécier nos différences ?

Pourquoi l'espace public ne pourrait-il pas être conçu comme un simple lit, un matelas, un truc un peu plus mou et avec moins d'angles ?

Parce que nous aimons les angles. Nous aimons les éclairs.

**

Nous vivons dans une fausse société du plaisir, une société du faux plaisir, celui qui ne pèse pas en même temps qu'on expire. Le divertissement est vide. Le plaisir déborde parce qu'il est onctueux. Le divertissement vide, le plaisir rempli, il est généreux. Nous vivons dans le plaisir contrit, le plaisir honteux, le plaisir ostentatoire. Nous prenons plaisir au détriment, nous faisons plaisir à reculons, par nécessité. Un vrai plaisir est constructif, et contagieux. Tu aimes ? Moi aussi. Nous y sommes. Une société du vrai plaisir pourrait contenir des esclaves et des maîtres, si tout le monde est d'accord. Une société du vrai plaisir peut aussi contenir de simples amants, aussi sages que possible.

**

Se sentir libre.
Se sentir capable d'endurer.
Te sentir libre.
Te sentir puissant, te sentir fragile.
Te sentir tout cassé.
Te sentir empenaillé.
Te sentir sincère, te sentir joueur.
Me sentir capable, me sentir ouverte, me sentir humide.
Tu me sens gonflée.
Je les sens gonflants.
Nous sentir bien.
Nous sentir pleins d'énergie et pleins d'envies.
Nous sentir épuisés.

**

Le soleil n'était pas encore très chaud que je mourais déjà du désir d'entrer dans le monde.

Ensuite, les portes se ferment, et on accroche dessus de pancartes pour être bien préparés à agir comme il faut, quand le seuil est passé.

Nul ne vient ici s'il n'est vaillant.

La mer engloutit. Le feu consume. La terre ensevelit. Les arbres assomment. Les champignons peuvent donner du poison.

Désirer le monde est dangereux. Il arrive moins de problèmes à celui qui reste méditer.

**

Comment le calcul des risques tient-il compte des appels de la chair ?

Comment les mains savent-elles ce qu'elles doivent faire ?

C'est là que les actes de tendresse humaine me clouent le bec.

**

Ne trouves-tu pas que nous usons si peu de notre personne ? Nous faisons marcher les mêmes muscles et nous disons les mêmes mots, nous nous contentons de ce que nous connaissons et nous rabâchons.

Je ne suis jamais pour faire la même chose. Cela manque de sensations, et cela manque de sens. La même chose deux fois, c'est deux choses. Au moins deux sens, au moins mille sensations.

Ne trouves-tu pas que cette habitude de parler du sens, et de vouloir en résoudre les contradictions (du moins les atténuer, les contenir au mieux) en les

empaquetant sous des mots, ne trouves-tu pas nous devrions changer cette habitude et préférer les sensations ?

Une connerie consisterait à penser que nous passerions ainsi du bien au bien-être.

**

Nous vivons dans une société de faux-plaisirs parce que nous associons le plaisir au bien-être.

Je ne crois pas cela.

Le bien-être est ennuyeux. Tout le monde sait que quand il ne se passe rien, rien que du déjà-vu déjà-vécu, quand il n'y a rien à chercher, rien qui gratte ou qui agace, la morne plaine, tout le monde veut la traverser à cheval, la morne plaine.

Montagnes de rire.

Vallées à pleurer.

Imprudences vives.

**

Je déteste la contrition.

Je déteste les faux-semblants.

Je veux être touchée.

Je déteste les demi-mesures.

Je déteste les scandales.

Je déteste les héros.

Je veux qu'on s'en sorte.

Je veux qu'on s'apprivoise avec patience, qu'on se soigne en urgence, je déteste la nonchalance.

Je n'aime que le hasard favorable.

Allez donc vous faire foutre.

**

Tu fais simple. Simple et direct. Tu fais attention, tu t'étonnes, tu te rappelles et tu projettes, tu projettes des choses insensées, du point de vue conventionnel.

Lâcher les conventions nous plonge entre désir du bien et crainte du mal. Ou du ridicule.

Que viennent faire les conventions dans l'intimité ? Dictier la forme du plaisir ? Montrer où est la vérité ? Absoudre nos si sauvages mœurs ?

Je te tire jusqu'au point de la douleur aiguë, et relâche, et caresse.

Le bien est bien-sentir.

**

Seulement recevoir et procurer des sensations de bien-être n'est pas angélique, ni de sainteté. D'abord c'est impossible, enfin c'est insoutenable.

Nous n'avons pas besoin de paradis, nous avons besoin d'une terre. Besoin de nos mains, besoin de la peau, donc besoin de la chair.

Nous avons une terre et nous avons un ciel, et cela est distinct. Parfois nous voudrions nous passer des étoiles, trop loin, trop compliqué.

Pourtant nous sommes sentimentaux, et nous luttons, et nous dansons.

**

Un tête-à-tête.
Un corps-à-corps.
Un main-à-main.
Un lèvres-à-joue.
Un lèvres-à-con.
Un verge-à-langue.
Un homme-à-dieu.
Un mot-à-mot.
Un poil-à-toile.
Un marteau-à-enclume.
Un anus-à-doigt.
Un lobe-à-dent.
Un pixel-à-pixel.

**

Parce que c'est une sensation évidente.

Pas de question sur ce qui a lieu, en vrai.

Parce que ce n'est pas une contradiction, mais une rencontre de contraires.

Parce que c'est vif, puissant, fort et sans compromis, que c'est entier et complètement, que c'est donné avec attention, précisément où il faut, comme il faut, parce que c'est ça.

Parce que c'est l'abandon des limites, l'absence de contrôle et l'arrêt de la pensée, parce qu'on s'en remet à l'autre avec joie. A la présence de l'autre. A la présence à soi. La conscience dans une autre volonté, l'assurance d'être un corps, l'abolition de soi, l'abolition de l'autre, l'unité sensible.

Ton vœu de plaire.

Mon vœu de plaire.

**

Nous vivons dans une société de faux sages. On loue les esprits pénétrants.

Il faut le faire, quand même.

Accepter de se laisser pénétrer par des mots trop souvent flétris, assez austères, moisissés. Les savants croient que les outils aident à bien entrer dans le sujet, par le bon bout du phénomène.

Le cœur du sage est pénétré.

**

Qu'est-ce qu'il faut pour atteindre le cœur ?

Faut-il atteindre le cœur ?

Ce qui atteint le cœur ne cherche pas à atteindre le cœur, mais lui va droit directement.

Beaucoup beaucoup beaucoup de choses n'atteignent pas le cœur, sans quoi on ne serait pas aussi nerveux.

Ne faut-il pas aussi être un peu nerveux ?

Vis ?

Elancé.

**

Il faut grand amour pour atteindre le cœur, ou un coup brusque.
Ce fer dur.

Se faire dur.
Se faire doux.
Partout.
Filouter pour attiser.
Attiser pour apaiser.
Apaiser pour mieux filouter ?
Apaiser pour mieux attiser.

**

Je déteste la négligence.
Je déteste l'à-peu-près et les moitiés.
Je déteste les langueurs.

J'aime quand quelque chose de précis se passe, comme ça tu peux être aussi sûr que moi que quelque chose se passe, que quelque chose te pousse, que tu pousses quelque chose, que cette chose tu l'agites, tu es sûr de la sentir.

On ne peut pas négligemment sentir qu'on pousse. On peut se faire pousser négligemment, mais c'est toujours mieux quand du moins c'est certain.

Tu peux riposter.

Une parole molle et inutile ne permet pas de répliquer.

J'aime aussi les silences absolus.

**

Quand ton rire contribue à ma sérénité, ce sont mes nerfs qui se détendent.
J'ai envie que ça fuse dans tous les sens.

Quelles pensées interdites rongent le sens de l'humour et de la dérision, quelle pensée lucide reconnaît le sacré ?

Les sucres de plaisirs sont sacrés, seulement quand nous sommes d'accord.

Il y a dans la confrontation bien des rires empêchés. Les nerfs sont si tendus qu'aucun souffle ne passe. Les choses que nous faisons sans rire nous semblent si sérieuses.

Est-ce qu'il y a vraiment des choses sérieuses ?

Est-ce qu'il n'y a que des choses sérieuses ?

Les choses sérieuses sont-elles exactement les choses sacrées ?

**

Le monde.

L'homme.

Le sexe des hommes.

Le sexe des bêtes.

Le sexe des fleurs.

La force des hommes.

La force des montagnes.

La tendresse des hommes.

La tendresse des nuages.

L'imprécision de l'eau.

La perfection du cristal.

L'éternité des arbres.

La robustesse des mousses.

La frivolité des hommes.

**

Dès qu'il y a de la vie, il y a de l'allant, de la rage, de la curiosité, des envies de découvrir, de comprendre, de manger, de sentir, de dormir et de se réveiller encore parce qu'on veut encore manger, sentir à nouveau, on s'accoutume, plus on s'accoutume, plus les changements sont douloureux, parce que le temps des hommes n'est pas celui des roches, ni des mutations d'espèces brutales et révolutionnaires, mais c'est un temps de micro-révolutions permanentes.

Veux-tu sentir à nouveau ?

Veux-tu du nouveau ?

As-tu appris la dernière ?

Dans nos vies accoutumées, enracinées, les choses nouvelles sont précieuses.

Elles nous font nous sentir en vie.

**

Une connerie consiste à croire qu'une nouveauté est toujours un bien, du fait d'être nouvelle.

Une autre connerie consiste à penser que tu me plais parce que tu cherches à me plaire.

Ou que tu me fais du bien parce que tu cherches à bien faire.

Une connerie d'ordre supérieur réside dans la distinction entre moyen et fin, et donc dans le supposé choix que tu pourrais établir, d'un moyen en vue d'une fin déjà connue.

Il est possible de plaire en se montrant déplaisant, comme il est impossible de finir sans commencer, ni continuer.

**

Que reste-t-il ? L'effectuation de nos geste l'un après l'autre et l'un avec l'autre.

J'ai frotté chaque centimètre métallique de ton four, aux endroits seulement visibles, et voilà ce que je faisais.

J'ai pensé que ton four était content, que l'eau sert toujours à quelque chose, que ça te donnerait envie d'être dans ta cuisine, peut-être, que les éclats du métal dégraissé étaient certainement quelque chose de beau, qu'il faut louer la dignité d'un centimètre.

Et pendant ce temps-là, tu étais dans ma tête. Ce dont nous avons parlé, ce que nous allions encore faire.

**

Faire de la marche.

Faire des impressions sur les chaises et fauteuils et tasses et tout ce que nos corps manipulent.

Prendre une douche.

Prendre du temps.

Faire la fête.

Faire la tête.

Faire caca.

Manger sans faire à manger.

Boire sans faire à boire.

Faire une exposition.

Faire l'amour.

Faire mal.

Faire plaisir.

Pas faire-semblant.

**

Cher X.,

Je ne vais pas te fournir les mots-clés, ceux qui font mine de nous guider comme des flèches vers des zones qu'il faudrait davantage froter que d'autres.

L'essentiel est chaque fois en route, puisque tout compte. Ce sont comme des boîtes qui lentement ouvrent et ferment, et laissent clignoter des rayons. Comme ça tu vois de quelles serrures tu as besoin, et tu lâches celles qui ne gardent qu'un stupide vide inutilement embué.

J'ai cru voir tes monstres et j'ai voulu les déridier, j'ai cru sentir tes passions, j'ai d'abord voulu comprendre et puis j'ai voulu t'aider, et puis nous avons dansé, nous avons joué, nous avons cru pouvoir nous améliorer.

Une caresse, une claque, une connivence améliorent notre sensibilité.

Un tête-à-tête.
Un corps-à-corps.
Un main-à-main.
Un lèvres-à-joue.
Un lèvres-à-con.
Un verge-à-langue.
Un homme-à-dieu.
Un mot-à-mot.
Un poil-à-toile.
Un marteau-à-enclume.
Un anus-à-doigt.
Un lobe-à-dent.
Un pixel-à-pixel.